

Il y a plus, et la faction qui dominait le peuple juif était elle-même divisée. Tous les sicaires n'avaient pas péri avec Manahem. Plusieurs de ceux qui l'avaient suivi à Jérusalem avaient pu s'en échapper et avaient regagné leur nid d'aigle de Massada, asile invincible de leur parti. Un second Éléazar, fils de Jaïre, parent de Manahem, devint leur chef. La révolte eut donc alors deux armées, deux drapeaux, deux capitales. Et c'était une faction ainsi divisée, au milieu d'une ville plutôt subjuguée que soulevée, au sein d'un petit peuple, non-seulement entouré, mais mêlé d'ennemis, sans une espérance sérieuse de secours, sans une issue pour la fuite, sans un passage vers la mer, sans un port, qui osait, avec une sorte d'héroïsme insensé, défier la grande épée romaine, victorieuse du monde.

Sans doute, les Machabées avaient osé davantage, mais les Machabées défendaient Dieu et la loi. Pour ce peuple, au contraire, sur qui pesait le crime du Calvaire, quel secours attendre d'un Dieu qu'il avait outragé et d'une loi dont il avait méconnu l'accomplissement ? Aux yeux mêmes du pharisaïsme, les pontifes dont ils méprisaient les conseils, un grand prêtre qu'ils avaient égorgé, le temple qu'ils avaient souillé de sang, la cohorte romaine qu'ils avaient massacrée d'une manière impie, s'élevaient contre les rebelles pour les condamner. Loin que le sentiment religieux fût avec eux, c'étaient leurs adversaires, qui, sans être plus religieux peut-être, leur opposaient le sen-

timent religieux ; c'était en promenant les vases sacrés, en parlant au peuple du temple et du sanctuaire, que les prêtres d'abord, Agrippa ensuite, avaient combattu les tentatives de révolution. Le parti d'Éléazar, fils d'Ananias, en rejetant les offrandes des étrangers, avait rapetissé la foi de Moïse à la proportion d'une foi exclusivement nationale, subordonné le dogme à la politique, la loi du Seigneur à celle du pays, Dieu à la nation.

Aussi, hors du peuple juif, la croyance fut-elle universelle que Dieu avait abandonné Israël. Sans attendre le signal de la révolte chez les Juifs, le signal de la répression chez les Romains, tous les idôlâtres de la Syrie, longtemps contenus par la fierté des Israélites et par l'autorité de Rome, commencèrent à se ruer sur les Juifs. Ce fut sur toute la frontière et dans toutes les villes mixtes un cri de guerre ou plutôt un cri de mort. Le même jour du sabbat, à la même heure où la cohorte romaine périssait à Jérusalem, les Juifs de Césarée furent attaqués par leurs concitoyens idôlâtres ; vingt mille périrent ou furent réduits en captivité¹. A Damas, la faveur des femmes, presque toutes attachées à la loi de Moïse, protégea longtemps les Juifs : mais enfin ils furent refoulés dans le gymnase ; on en ferma l'entrée et dix mille furent tués en une

1. Deux mille cinq cents périrent à Ascalon, deux mille à Ptolémaïs, un grand nombre à Tyr, à Hippos, à Gadara. Jos., *de B.*, II, 33, 36 (18). *De vitâ sua*, 6.

heure¹. A Antioche, que Josèphe compte cependant avec Sidon et Apamée parmi les villes qui épargnèrent les Juifs, plusieurs Israélites, accusés d'un complot incendiaire, furent brûlés sur-le-champ à la vue du peuple rassemblé au théâtre.

Les Juifs, à leur tour, usèrent de représailles, et chaque ville devint un champ de bataille; les rues étaient semées de cadavres nus et abandonnés. Dans la cité mixte de Bethsan, les Juifs s'armèrent avec les païens contre leurs frères, les Juifs du dehors, et défendirent vaillamment la cité; mais telle était la haine qu'on portait à ce malheureux peuple, que cette trahison ne les fit point absoudre. On exigea d'eux qu'ils sortissent de la ville, et, quand ils eurent campé dans les bois voisins, confiants et endormis, on les attaqua à coups de flèches, et tous périrent au nombre de treize mille. L'un d'eux, Simon, fils de Saül, dont le courage et la force redoutables s'étaient signalés pour la défense de la ville, tout à coup réveillé par cette grêle de traits qui tuait auprès de lui ses compagnons, se mit à crier aux Syriens que, traître envers son peuple, il périsait justement, mais qu'il ne leur laisserait pas l'honneur de lui donner la mort. Son père était auprès de lui; il le saisit par les cheveux et le tue; il frappe également sa mère, joyeuse de mourir ainsi; sa femme et ses enfants lui présentent la gorge pour

1. Jos., *de B.*, II, 33, 36 (18). Il dit ailleurs huit mille seulement. VII, 34 (8, 7).

échapper au glaive de l'ennemi. Resté le dernier, il monte sur ce monceau de cadavres, et, levant le bras bien haut pour être aperçu de loin, il se frappe d'un grand coup d'épée. Épouvantable scène qui n'était que le prélude de bien d'autres et indiquait à l'avance le caractère de cette guerre impie¹!

Enfin, le cri de fureur contre les Juifs retentit en Égypte. Alexandrie se repentit de les avoir laissés paisibles pendant vingt-sept ans. Dans une assemblée populaire où ils prétendaient user de leur droit de cité, on les repoussa, on saisit quelques-uns d'entre eux qu'on voulut brûler vifs. La communauté juive s'arma tout entière, courut vers l'amphithéâtre où le peuple était réuni, et allait y mettre le feu. Ni les exhortations du préfet romain, Tibère Alexandre, lui-même Juif d'origine, ni les conseils de leurs propres magistrats, ne les purent arrêter. Il fallut que deux légions et cinq mille soldats libyens marchassent contre eux. Le quartier des Juifs, appelé le Delta, fut envahi, non sans une résistance opiniâtre; tout fut détruit; les enfants et les vieillards ne furent pas plus respectés que les hommes armés. Les habitants se mêlèrent à cette boucherie, et, même après que les soldats, sur l'ordre du préfet, eurent cessé le carnage, les Alexandrins continuèrent à s'acharner non-seulement sur les vivants, mais sur les morts. S'il en faut croire

1. Voir sur tout cela Josèphe, *de Bel.*, II, 33, 35, 41 (18, 1-5); — VII, 8 (3, 4); 34 (8, 7).

Josèphe, cinquante mille Juifs périrent ce jour-là, soit à Alexandrie, soit hors de ses murs. Ainsi, dès le premier pas fait pour sortir de la tutelle romaine, Israël rencontrait devant lui la haine invétérée de tous les peuples ¹.

Cependant, contre toute attente, en dépit de tous les vœux formés contre les Juifs, en dépit de leurs propres divisions et de leurs propres folies, leur première lutte contre Rome devait amener un triomphe pour eux.

Cestius Gallus, proconsul de Syrie, marcha contre Jérusalem. Il avait environ treize mille hommes de troupes romaines, à peu près autant d'auxiliaires. Antiochus, roi de Comagène, Sohème d'Émèse, Agrippa de Traconite, lui avaient amené des renforts. Toutes les villes syriennes, ennemies des Juifs, lui avaient joyeusement fourni des volontaires.

Jérusalem avait à lui opposer une multitude, mais une multitude indisciplinée. La fête des Tabernacles (15-22 tisri, 28 septembre au 5 octobre) avait attiré à elle des milliers ou de croyants ou de conjurés, force irrégulière, désordonnée, sans tactique, presque sans armes, surtout sans chefs.

Cestius marchait lentement, comptant sur les divisions de Jérusalem, sur l'influence du parti de la paix, sur l'inconstance des multitudes, enthousiastes un jour,

1. Jos., *de B.*, II, 36 (18, 6-8). Soixante mille Juifs ont péri dans toute l'Égypte, fait-il dire ailleurs à Eléazar, VII, 34 (8, 7).

tremblantes le lendemain. Il parlementait, il envoyait Agrippa, il faisait offrir une amnistie ; ses parlementaires étaient reçus à coups d'épée. Cependant, une fois sous les murs de Jérusalem, la supériorité des armes romaines se fit sentir. L'enceinte de la ville fut forcée (30 hyperberetœos, 6 octobre) ; les révoltés, rejetés dans le Temple et dans la ville haute (Sion). Les Romains les y assiégèrent, et, grâce à cette redoutable *tortue* qu'ils formaient avec leurs boucliers, ils approchaient des murs et en minaient les fondements. Après cinq jours d'assaut, le Temple semblait prêt à céder ; les Romains se préparaient à en incendier les portes : on y parlait de soumission, bien qu'Éléazar fit jeter du haut des murs quelques Juifs qu'il soupçonnait de traiter avec les Romains ; les chefs de la révolte étaient déjà consternés ; les partisans de la paix espéraient déjà, grâce à la brièveté de la lutte, amnistie, réconciliation, salut pour la ville et le sanctuaire : lorsque tout à coup, soit qu'il craignît les masses de Juifs campés hors de la ville, soit qu'il ignorât ce qui se passait dans le Temple, soit qu'il voulût, lui aussi, comme Florus, prolonger la guerre et y faire entrer, bon gré mal gré, la nation juive tout entière, en un mot, par une résolution difficilement explicable, Cestius Gallus donna le signal de la retraite (4 dios, 9 octobre).

Cette retraite fut désastreuse pour lui. Les factieux s'élançèrent hors du Temple, pleins de joie et de surprise. Les multitudes qui occupaient les hauteurs fon-

dirent de toutes parts sur les cohortes romaines. Légèrement armés, connaissant les détours des montagnes, se tenant en arrière lorsque les Romains étaient dans la plaine, se jetant sur eux lorsqu'ils défilaient péniblement à travers les gorges, les Juifs assaillaient de leurs flèches cette pesante infanterie qui n'osait plus tourner la tête, persuadée qu'une armée immense était à sa poursuite. Dans ces vallons pierreux de la Judée, le légionnaire chargé de son lourd bagage, le cavalier dont le cheval glissait sur les rochers, se retiraient épouvantés devant ces ennemis qui se jouaient et poussaient des cris de joie sur les hauteurs. A la première étape, Gabaon (5-7 dios, 10-12 octobre), il fallut abandonner les mulets, les ânes, les équipages. A la seconde, Béthoron (8 dios, 13 octobre), il fallut abandonner les machines de guerre, dont les Juifs s'emparèrent et dont ils surent plus tard se servir. Cestius n'osa même sortir de Béthoron qu'en sacrifiant quatre cents hommes qui, répandus sur les toits, allumaient des feux, montaient la garde, s'appelaient comme des sentinelles, faisaient croire, en un mot, à la présence de toute l'armée, pendant que l'armée, partie avant le jour, marchait rapidement vers l'Occident. Cestius fut encore poursuivi jusqu'à Antipatris, sur les bords de la Méditerranée, et il y arriva, ayant perdu plus de cinq mille hommes et l'aigle de la douzième légion¹; il y arriva abattu, tremblant de la

1. Suet., *in Vespas.*, 4.

colère de son maître, tâchant de rejeter la faute sur Florus, et miné par un désespoir qui le tua bientôt¹.

Mais ce succès devait être funeste surtout au vainqueur. Jérusalem était maintenant enlacée dans les filets de la révolte et complice, malgré elle, de tous ses crimes; il ne lui restait plus de salut que par la révolte elle-même. Il ne lui restait plus qu'à la soutenir avec l'énergie, mais aussi avec l'accablante conviction d'une âme désespérée.

On le sentait. Aussi y eut-il un moment où il sembla que, sous l'empire du commun péril, la distinction des partis disparut. Déjà l'aristocratie civile ou sacerdotale s'était rapproché d'Éléazar, grâce à la violence de Manahem; en temps de révolution, on s'attache au plus modéré d'entre les factieux. Elle travaillait maintenant à effacer Éléazar lui-même, toujours suspect de violence et de despotisme, et à donner aux conseils de la révolution plus d'entente, de gravité, d'intelligence. Il ne s'agissait plus de susciter une émeute, mais de soutenir une longue guerre. On chercha, là où ils étaient, c'est-à-dire dans les rangs de la hiérarchie régulière, les hommes qui avaient les habitudes du pouvoir. On appela à gouverner les plus démocrates de l'aristocratie, des prêtres cependant et des pontifes. Le pontife démocrate Ananus, ancien grand prêtre, eut le commandement de Jérusalem. D'autres hommes, de famille pontificale, furent envoyés dans les pro-

1. Jos., *de B.*, II, 40 (19, 7-9). — Tacit., *Hist.*, V, 10.

vinces. L'historien Josèphe lui-même, prêtre et jusque-là opposé à la révolte, eut le commandement de la Galilée. Sous eux, la Judée s'apprêta à une guerre nationale, appela sa jeunesse sous les drapeaux, fortifia ses villes, forgea des armes, fabriqua des machines de guerre. Les murailles de Jérusalem furent achevées, une mission fut envoyée aux Juifs d'au delà de l'Euphrate pour leur demander secours¹. A la fois plus habiles et moins passionnés, ces hommes se sentaient plus capables, et de soutenir la guerre, si la guerre était inévitable, et de renouer la paix, si la paix, dont ils nourrissaient encore l'arrière-pensée, était possible.

Mais, malgré cette modération, l'inévitable désordre et l'inévitable tyrannie des situations révolutionnaires se produisaient. Josèphe, qui nous raconte longuement son administration en Galilée, nous peint très-bien ces positions extrêmes où la lutte et la défiance sont à chaque pas. Le pays est divisé. Sepphoris, à l'occident, appelle les Romains à son aide. Tibériade, à l'orient, flotte entre la démagogie, qui pousse à la révolte, et l'aristocratie, fidèle au roi Agrippa. A Giscala, Jean, longtemps chef de voleurs, veut se faire proclamer roi de Galilée. La contrée est sillonnée par des bandes de brigands : ici, on les paie pour combattre et assassiner ; là, pour être épargné par eux. Les villes leur offrent un tribut, s'ils jurent de ne plus piller. Josèphe en

1. Jos., *de Bel.*, VI, 34 (6, 2).

prend quelques milliers à sa solde. Entouré de dangers, de complots, d'accusations (le besoin de soupçonner et de dénoncer est un des plus habituels symptômes des révolutions, et en est peut-être l'auxiliaire le plus efficace), Josèphe n'échappe qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, de perfidie quelquefois. Il soumet Tibériade parce qu'il arrive devant elle à la tête de deux cents barques vides, qu'on suppose porter des gens armés et qui emmènent captif tout le sénat de cette ville. Une autre fois, des centaines de factieux entourent sa maison et vont y mettre le feu ; il demande qu'un d'eux vienne s'expliquer avec lui ; quand le député est entré chez lui, il le fait saisir par ses serviteurs et le renvoie fustigé jusqu'au sang, sa main coupée attachée sur la poitrine ; cette audacieuse cruauté fait croire que la maison a de nombreux défenseurs et l'émeute se retire effrayée.

Tout cela se passait dans le répit de quatre ou cinq mois qui sépara la retraite de Cestius de l'invasion de Vespasien, entre quatre ennemis limitrophes, les Samaritains, les Syriens, Rome et Agrippa. Aussi les hommes de sens jugeaient-ils la cause judaïque ruinée par son propre triomphe. Les riches cherchaient à s'enfuir de Jérusalem comme on quitte un vaisseau qui va faire naufrage. Les ambitieux eux-mêmes se décourageaient. Les deux frères, parents des Hérodes, Costobare et Saül, qui avaient eu des prétentions de royauté, se réfugiaient auprès de Cestius Gallus. Le pontife Ananus,

tout en préparant la guerre avec zèle et avec tristesse, tâchait en même temps de renouer secrètement des négociations pacifiques.

Ce n'étaient pas seulement les riches qui quittaient Jérusalem, mais les plus pauvres de tout le peuple ; des hommes qui, après avoir vendu leurs biens et mis le prix en commun pour le soulagement des délaissés, s'étaient vus dépouillés par la persécution de ce modique et commun patrimoine ; les chrétiens aussi quittaient Jérusalem. Ils avaient commencé à voir se réaliser la prophétie du Sauveur : « une armée avait entouré Jérusalem, et l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel était apparue dans le lieu où elle ne doit pas être », c'est-à-dire que les insignes idolâtriques des légions romaines avaient souillé la terre sainte de la Judée et les murs sacrés de Jérusalem, où jusque-là n'entraient rien de pareil. Ils avaient « lu et compris » ; ils avaient « su que la perte de Jérusalem était proche »¹. Et, à ces prophéties encore gravées dans la mémoire de la génération qui les avait entendues, une révélation s'était jointe. Quelques-uns des plus saints parmi eux, et sans doute saint Siméon, parent du Seigneur, qui avait succédé à saint Jacques, leur premier évêque, avaient reçu un avertissement du Sauveur². Ils ne perdirent point de temps

1. Daniel, IX, 26-27. — Luc, XXI, 20. — Matth., XXIV, 15. — Marc, XIII, 14. — Qui legit, intelligat. *Ibid.*

2. Eusèb., III, 5. — Éph., XXIX, 7.

pour la retraite : celui qui était aux champs ne revint pas pour prendre sa tunique ; celui qui était sur le toit ne descendit pas pour rien prendre dans l'intérieur de sa maison ; ceux qui étaient dans Jérusalem la quittèrent, ceux qui étaient dans la Judée s'enfuirent dans les montagnes³. La ville de Pella, située au delà du Jourdain et dans le royaume pacifié d'Agrippa, fut leur refuge. Juifs et étrangers à la révolte, ils étaient là au milieu d'une population juive demeurée soumise aux Romains².

Cette silencieuse retraite était un adieu qui séparait l'Église chrétienne du peuple juif. Les chrétiens s'en allaient de Jérusalem comme Loth s'en était allé de Sodome, qui eût été sauvée par sa présence. Comme autrefois le prophète, en rompant la verge qu'il tenait à la main, avait brisé le lien de fraternité entre Israël et Juda³, de même aussi la fraternité était rompue entre Israël baptisé et Israël incrédule, entre l'Église, la véritable synagogue, et la Synagogue infidèle même à Moïse. Les temps de propitiation étaient passés, le jour de salut était fini. Jusque-là, les Juifs baptisés et les Juifs incrédules avaient vécu ensemble, habité la même cité, le même temple, les mêmes synagogues,

1. Voyez Matth., XXIV, 16-18.

2. Marc, XIII, 15, 16. — Matth., XXIV, 17-18. — Luc, XXI, 21. — Marc, XIII, 14. — Matth., XXIV, 16. — Eusèb., Éph., *ibid.*

3. Et præcidi virgam meam secundam, quæ appellabatur funiculus, ut dissolverem germanitatem inter Judam et Israël. Zacharie, XI, 14.